

Avant-propos

Ce que je ressens, à la mort de quiconque, et de façon plus intensément irréfutable à la mort de ce qu'on appelle un proche ou un ami, telle ou telle personne bien aimée, parfois même là où l'amour est absent ou terriblement contrarié, jusqu'au mépris ou à la détestation, c'est ceci, que je n'ai ni le goût ni la force de démontrer comme j'aurais pu le faire à la façon d'une thèse : la mort de l'autre, non seulement mais surtout si on l'aime, n'annonce pas une absence, une disparition, la fin de *telle ou telle* vie, à savoir de la possibilité pour un monde (toujours unique) d'apparaître à *tel* vivant. La mort déclare chaque fois *la fin du monde en totalité*, la fin de tout monde possible, et *chaque fois la fin du monde comme totalité unique, donc irremplaçable et donc infinie*.

Comme si la *répétition* de la fin d'un tout infini était encore possible : la fin du monde *lui-même*, du seul monde qui soit, chaque fois. Singulièrement. Irréversiblement. Pour l'autre et d'une étrange façon pour le survivant provisoire qui en endure l'impossible expérience. Voilà ce que voudrait dire « le monde ». Cette signification ne lui est conférée que par ce qu'on appelle « la mort ».

Je n'aurais jamais osé prendre l'initiative d'un tel recueil en France, dans « mon » pays et dans « ma » langue. Chez les « miens » pour les miens. Alors même que presque tous les textes qui le composent restent français – dans leur écriture comme

dans leur destination initiale, je devrais dire ici finale. Mais les réunir en recueil, c'est un autre geste. La position de survivant qu'un tel recueil semble exhiber me resterait dans « ma » langue, tout autre que cette langue demeure encore pour moi, insupportable. Indécente, voire obscène.

Et pourtant, j'ai cru devoir accepter cette proposition : que d'autres amis – américains et français –, Michael Naas et Pascale-Anne Brault à qui en reviennent le projet et l'incomparable travail, prennent la responsabilité d'une édition américaine, sous le titre *The Work of Mourning* (University of Chicago Press, 2001). Ce livre est donc *leur* livre, avant tout leur *œuvre* à tous deux. Une œuvre où l'intensité de l'émotion, le raffinement discret du deuil partagé composent avec un audacieux travail du savoir, une authentique *scholarship* (mot en somme difficile à traduire), l'élaboration originale d'une problématique philosophique et politique. D'abord destinée, on en aura mille signes, à un public non français, elle déborde à chaque pas le cercle de ses destinataires originels. Précisément par le pouvoir d'élucidation de leur lecture, par leur écriture idiomatique et inventive (qui résiste aussi parfois à la traduction dont ils se sont chargés eux-mêmes), par l'organisation de leur problématique et la nouveauté de leur questionnement.

Ce que nous publions ici est donc un étrange artéfact : la traduction ou le retour de ce livre en français – dans son intégralité, avec son introduction et ses notes. Deux autres textes y auront été ajoutés depuis, hélas. Ils correspondent aux fragments d'un écrit consacré à Gérard Granel après sa mort, en novembre 2000, et aux paroles que j'ai prononcées lors de l'incinération de mon ami Maurice Blanchot en mars 2003.

Je tiens à dire ici mon immense et admirative gratitude à Michael Naas et à Pascale-Anne Brault. Je les tiens, j'y insiste, pour les vrais auteurs de cet ouvrage, et je leur devais déjà tant, depuis tant d'années.

Ma reconnaissance va aussi à Michel Delorme qui m'accueille une fois encore aux Éditions Galilée. À Cécile Bourguignon sur-

tout qui depuis des années veille sur tous mes écrits avec la vigilance du cœur et de l'esprit.

Ce livre est un livre d'adieu. Un salut, plus d'un salut. Chaque fois unique. Mais c'est l'adieu d'un salut qui se résigne à saluer, comme je crois que tout salut digne de ce nom est tenu de le faire, la possibilité toujours ouverte, voire la nécessité du non-retour possible, de la fin du monde comme fin de toute résurrection. Non seulement de la résurrection au sens commun, qui ferait lever et marcher des corps revenus à la vie mais même de l'*anastasis* dont parle Jean-Luc Nancy dans *Noli me tangere* (Bayard, 2003). Si différente qu'elle soit de la résurrection classique, l'*anastasis* continue, fût-ce avec la rigueur de quelque cruauté, de consoler. Elle postule et l'existence de quelque Dieu et que la fin d'un monde ne serait pas, au sens où je l'entendais plus haut, la fin *du* monde.

« Dieu » veut dire : la mort peut mettre fin à *un* monde, elle ne saurait signifier la fin *du* monde. Un monde peut toujours survivre à un autre. Il y a plus d'un monde. Plus d'un monde possible. C'est ce que nous voudrions croire, si peu que nous croyions ou croyions croire en « Dieu ». Mais la mort, la mort elle-même, s'il y en a, ne laisse aucune place, pas la moindre chance, ni au remplacement ni à la survie du seul et unique monde, du « seul et unique » qui fait de chaque vivant (animal, humain ou divin), un vivant seul et unique.

Si j'osais proposer une véritable introduction à ce livre-ci, ce serait l'essai que je publie simultanément aux Éditions Galilée, Béliers. *Le dialogue ininterrompu : entre deux infinis, le poème*. Il rôde autour d'un vers de Celan qui ne me quitte plus depuis des années :

Die Welt ist fort, ich muss dich tragen.

J. DERRIDA

Prologue

L'idée de ce livre nous est venue à la suite d'une conférence qui s'est tenue le 7 octobre 1996 à l'université DePaul à Chicago sur le thème du deuil et du politique dans l'œuvre de Jacques Derrida. Publié tout d'abord en anglais par les presses de l'université de Chicago, il paraît maintenant en français pour la première fois. Nous tenons à remercier tout particulièrement David Krell, l'organisateur de cette conférence, qui nous permit d'y participer et de développer ces thèmes en présence de Jacques Derrida. Nos vifs remerciements vont également à Peg Birmingham qui fut la première à nous suggérer de rassembler tous ces textes en un seul volume. Leur soutien et leur aide amicale lors de la préparation de cet ouvrage nous ont été inestimables.

Il nous a paru nécessaire de reproduire en fin de volume (p. 333 à 411) les notices bio-bibliographiques de l'édition originale, d'abord destinée à un public américain parfois peu familier avec tel ou tel auteur français. Inversement, les auteurs, les amis américains de Jacques Derrida auxquels sont consacrés certains textes sont mal connus, voire inconnus, de la majorité des lecteurs français. Nous avons donc jugé préférable de conserver le tout de ces informations objectives et neutres, souvent utiles et éclairantes pour tout lecteur, d'un pays à l'autre.

Nous sommes grandement redevables à Kas Saghafi de l'université DePaul qui a préparé les biographies et les bibliographies des auteurs dont parle Derrida dans ce livre. L'attention tout à fait exemplaire qu'il porte aux détails et son don pour la